

## Petit-déjeuner au 4bis

autour de l'exposition de Michaela Sanson-Braun  
avec Eva Prouteau



### Le samedi 12 octobre 2024

Pour ce petit déjeuner, qui se fait exceptionnellement en présence de l'artiste, j'ai eu envie d'inviter le public à écrire une micro-fiction en partant du postulat suivant :  
« Imaginez que vous visitez une maison. Choisissez un endroit de cette habitation (mur, cloison, plafond, tout ce que vous voulez) et décrivez ce que vous voyez, et vos sensations. Qui habite dans cette maison ? Sauriez-vous dresser le portrait de l'artiste-habitante ? »

### Qui sont les autres ?

En introduction, on questionne le titre de l'exposition, *Other People's Sunsets*, les couchers de soleil des autres. Quelqu'un pour m'expliquer ce titre ?  
« Plusieurs couchers de soleil à différents endroits. Donc, pour moi, forcément, je m'y suis retrouvée. J'ai retrouvé le mien. Celui que je voudrais. »  
« Combien y-a-t-il de couchers de soleil dans l'exposition ? »

« Pour moi, ce titre désigne la fin d'un jour et le commencement d'une autre aventure. »

J'aborde la notion de citation exprimée dans ce titre qui met en avant l'altérité. Non seulement Michaela Sanson-Braun cite d'autres artistes de l'histoire de l'art, mais elle cite aussi l'in situ, l'espace d'exposition lui-même, par l'entremise de ses papiers peints photographiés.

L'aménagement de la salle d'expo laisse en effet voir des traces d'habitation antérieures et c'est à partir de ce détail que l'artiste a construit son propos. Elle aime les mises en abyme, elle se glisse dans l'histoire d'un lieu, elle y superpose l'imaginaire de sa propre maison, et elle y injecte sa perception de l'histoire de l'art.

Enfin, l'altérité s'invite dans l'univers domestique réel de l'artiste : elle nous montre une maison où les « hôtes anciens » sont partout présents, une maison hyper hantée. L'altérité est ainsi centrale, présente à tous les niveaux de mémoire, artistique et architecturale.

Une question du public : a-t-elle vraiment fait des vraies copies de tableaux de couchers de soleil qui existent ? La réponse est oui. Le plus connu, c'est celui de Monet, *Impression Soleil Levant* : après avoir vu cette toile exposée en 1874, le critique Louis Leroy s'est servi du titre du tableau pour tourner en dérision ce qu'il percevait comme une peinture inachevée. Il écrit dans le journal *Le Charivari* : "Que représente cette toile ? Impression ! Impression, j'en étais sûr. Je me disais aussi puisque je suis impressionné, il doit y avoir de l'impression là-dedans." Ironiquement, le terme "impressionniste" fut alors adopté par les artistes eux-mêmes avant de devenir le nom officiel de ce mouvement qui comprend aussi Morisot, Renoir, Degas ou Pissarro.

Ce tableau de Monet, repris par Michaela Sanson-Braun, est très impressionnant parce qu'on est à la lisière de l'abstraction. S'il n'avait pas mis sa petite barque et puis son point de soleil, on serait presque dans la disparition du référent paysage. Dans la droite lignée des Appropriationnistes, en perpétuelle redigestion de l'histoire, Michaela Sanson-Braun vole l'histoire des autres et la remet dans la sienne.

Je me demande ce que Monet aurait pensé de cet emplacement d'exposition, coincé sur des dalles du plafond.

Malgré l'éclectisme des sources copiées, quelqu'un évoque la sensation d'un style homogène. Le dispositif de l'installation, les grands formats de photos et les cloisons, relie puissamment l'ensemble. Parfois l'artiste signe ses toiles, en mimant Monet ou un autre, parfois non, parce que sa source provient de peintures plus récentes, ou de photos Instagram.

## **Arrive le premier récit écrit :**

« Ce n'était pas facile de choisir parce qu'il y avait différents endroits qui me plaisaient bien, dans cette maison. J'ai choisi ce coin avec cette grande peinture, j'y vois la côte bretonne, rocheuse et bien découpée. Il y a des vagues qui arrivent et se fracassent, mais c'est assez doux quand même. Et c'est bientôt la fin de la journée. J'aime ce tableau parce que ça me rappelle ma Bretagne, une plage que j'aime, c'est comme si je m'y installais ou que j'allais me balader. J'imagine que la femme qui l'a choisi pour sa maison est une femme dynamique, qui aime la nature et chaque jour s'y promener, s'y poser, l'admirer. C'est une certaine forme de

liberté, de calme, loin de la société de consommation, mais ouverte sur le monde. Elle aime les choses simples, elle ne cherche pas l'isolement. C'est une fenêtre dans l'espace de la toile, et une fenêtre dans la maison. »

Je lui demande : « Qu'est-ce que vous pensez du mur autour, mal peint, comme si on avait abandonné le projet en cours de route ? »

La personne répond : « Je ne l'ai pas regardé, en fait. Je me sentais bien dans ce tableau. »



## **(Comme au théâtre quand un personnage entre en scène, Michaela Sanson-Braun apparaît et je l'invite à prendre part à la discussion.)**

« Michaela, c'est un paysage que tu connais personnellement ? »

« Non, pas du tout, et le titre donne le sens de ma démarche : *Coucher de soleil volé (peut-être à la Pointe du Raz)*. Ce sont des images que je trouve, je les aime, pour une raison ou une autre. Là j'aimais beaucoup la photo pour ses couleurs un peu étranges, décalées. Je commence souvent à copier la photo et après un moment, la magie de la peinture opère. Je voulais que ce paysage rocheux soit sombre, et si on le regarde de loin, il est presque naturaliste. Puis j'ai ajouté des pointes de couleurs vives. J'avais la chance de travailler dans une grande salle, ce qui me permettait d'avoir du recul : c'est hyper important dans la vraie vie comme en peinture, le recul ! »

## **Vient alors le second récit.**

« J'ai choisi cette pièce de sa maison de famille, où l'habitante réside depuis de nombreuses années déjà : c'est une pièce privilégiée pour elle, la chambre bleue, où tous ses souvenirs d'enfant ont contribué à quelques modifications de l'espace. Là, un accro dans le mur, qui au fil de ses colères s'est agrandi pour devenir un trou béant. Sa rage est dedans. Le papier déchiré, à l'inverse, c'était la joie, le fun, les fous rires avec son frère, de pouvoir décoller ce qui est, ce qui existe. En faisant appel à une imagination débordante de voyages, d'aventures : sur le papier, peut-être ainsi écrire une nouvelle mappemonde, un nouveau souffle, une nouvelle respiration. »

J'aime bien le passage sur la rage, où le mur est carrément découpé. Je demande à Michaela si elle peut nous parler de la composition de cette cloison.

« J'ai fait peu d'interventions. C'est le mur de la chambre d'Oscar, l'un de mes enfants. Pendant que nous faisons la rénovation des plafonds, il s'est mis à déchirer le plâtre et le papier peint, puis à enlever de plus en plus de matière. Ensuite, il a fait un trou à travers le mur, notre chambre (la chambre des parents) était de l'autre côté et je pense qu'il voulait faire ce trou pour nous espionner ! Après un moment, j'ai fait un autre trou pour lui faire une blague. Étant allemande, je fais souvent des blagues avec des saucisses : j'ai donc creusé un trou rond suffisamment large pour une saucisse : ce trou est donc devenu un distributeur de saucisses, et nous avons beaucoup ri. Dans cette maison, il y avait plusieurs trous intéressants dans les chambres des enfants : ils ne menaient nulle part, étaient remplis d'obscurité, mais curieusement mes enfants n'avaient pas peur de ces trous noirs. Un jour, Oscar a même mis entièrement son bras dans l'un deux : je trouvais ça assez particulier. Ces trous m'ont plu parce qu'ils peuvent nous mener vers d'autres pistes, d'autres dimensions. Par ailleurs, j'ai découpé ce fragment de cloison pour tenter de coincer une peinture dans ce trou, et de rendre visible le mur de derrière. En fait, cela ne m'a rien apporté donc j'ai rebouché un côté. De l'autre, je n'ai pas cherché à réparer ni à cacher la découpe parce que j'aimais bien cette esthétique avec le scotch, les chiffres inscrits sur la surface, la typographie. Je voulais laisser les traces de mon action, qui joue avec les différentes couches, qui expose quelque chose qui était antérieurement caché. »

J'enchaîne sur les modifications opérées par l'artiste grâce à Photoshop : sur ses photos-murs, un mur bascule, une porte se retrouve à l'horizontale, un escalier change de direction. Peut-elle commenter ?

« Si vous allez dans un musée d'art moderne pour regarder les compositions abstraites des années 40, 50, 60, vous comprendrez ce jeu avec l'équilibre : dans une composition, je joue avec les règles académiques. S'il y a une masse à droite, on équilibre avec un autre poids sur le côté gauche. S'il y a quelque chose en haut à droite, il y aura quelque chose qui va se passer à gauche en bas. Je m'amuse avec ces fondamentaux appris pendant ma formation artistique très académique à Stuttgart. »

## **Le troisième récit commence :**

« J'ai choisi cette pièce qui est en attente de travaux : soit on vient d'y emménager, soit on voit les traces de ce qui reste une fois qu'un déménagement a eu lieu. On ne sait pas déjà à quel moment on se situe. On a affaire à un papier peint assez typique de la fin du 19<sup>e</sup> siècle, début du 20<sup>e</sup> siècle, dans les maisons qui veulent présenter un certain appareil. Il est relativement bien conservé. On ne voit presque pas apparaître les sous-couches. À divers endroits, ce papier a été modifié par de petits dessins : ce qui m'a frappé, c'est que, ici et là, on pourrait déceler des allusions à Dracula, à Murnau, mais aussi aux peintures Renaissance, à la villa d'Este. Ces dessins ont été faits en noir pour la plupart sauf ici en rouge, au stylo, peut-être. Qui les a faits ? Les personnes qui sont parties et laissent leur trace ? Les personnes qui s'installent et qui, en attendant de faire les travaux, sont en train de s'amuser à faire des gribouillis ?

Je dis ça parce que ça nous est arrivé personnellement dans la maison que nos enfants ont achetée : il y avait un papier comme ça et en attendant de faire les travaux, ils ont gribouillé partout, et moi aussi.

Mais ce qu'on voit également, c'est un porte-manteau, une multiprise, avec des jacks qui sortent, et un radiateur. Enfin, une peinture qui n'est pas accrochée mais posée sur un drôle de socle au sol, où évidemment on ne va pas la regarder, elle n'est pas mise en valeur. Encore une fois, est-ce que c'est quelque chose que les anciens propriétaires ont posé là en attendant de finir le déménagement ou est-ce que c'est un tableau que les nouveaux propriétaires ont posé là en attendant de l'accrocher quelque part ?

C'est toute l'ambiguïté de cette présentation. »

J'attire l'attention du public sur l'incrustation de la peinture, son positionnement étrange dans l'espace, qui résulte d'une manipulation Photoshop.

Ensuite, grâce aux dessins dans la tapisserie, on évoque la paréidolie. Comment, dans un motif plutôt floral, notre cerveau projette des visages ? Je propose de faire un va-et-vient avec le tableau qui est en face, grande marine avec nuages paréidoliques, qui peut nous emmener aussi vers les tests psychovisuels de Rorschach. Et l'idée, théorisée par Freud, du quotidien qui bascule dans l'étrangeté : cette maison est pleine de familier qui devient inquiétant et étrange.

Michaela Sanson-Braun intervient : « Ces éléments sur le mur agissent comme des éléments abstraits même s'ils sont figuratifs : ce radiateur fait pendant à cette peinture *alien*, posée sur un socle mais très basse, au sol, « camouflagée » car entourée de tons chauds de la gamme orangée. Bousculer la hiérarchie du high art et low art m'intéresse.

Le socle de cette peinture, je l'ai produit moi-même en m'inspirant de l'architecture grecque, en jouant avec des codes un peu kitsch, en utilisant un enduit qui rappelle celui utilisé pour les maisons grecques parce que c'était un coucher soleil, volé encore une fois, peint à partir d'une photo prise en Grèce. Mon défi, à propos de la peinture de tous ces couchers de soleil, c'était de ne pas aller dans le kitsch. Mon commentaire est peut-être un peu sarcastique sur le décor, sur la peinture de couchers de soleil comme motif très bourgeois.

D'un côté, je voulais démontrer que oui, je suis capable de faire des fondus parfaits, mais d'un autre côté, je veux conserver une certaine fraîcheur, une touche décontractée, un lâcher prise.

J'aime quand la peinture n'est pas laborieuse, qu'elle se rapproche d'une pièce de ballet légère et facile, qui ne trahit jamais les milliers d'heures d'entraînement qu'elle nécessite.

J'essaie de trouver mon propre langage, ma propre traduction, ma propre formulation picturale. Par ailleurs, Éva l'a bien dit avec la paréidolie : vivre dans une maison en chantier est une expérience riche, je vis dans un lieu très humble, très simple, détruit, pas décoré. Et pourtant, mon cerveau est hyper activé et voyage dans les formes, presque comme si j'avais pris des drogues. »

## **On enchaîne avec un quatrième récit.**

« Je vais rester aussi dans cette pièce puisque j'y ai « vécu » lors de l'achat de ma propre maison. Je voudrais parler du sol : lorsque j'avais épluché le lino, il y avait énormément de taches de colle. Tout taché. Pour moi ce n'était pas une chambre, c'était une pièce principale. Et on avait retiré toutes les cloisons. Avant nous, la personne âgée qui habitait la maison

semblait heureuse de vivre dans cette petite villa. Lorsqu'elle est décédée, comme c'était plein de petites pièces et plein de petites fenêtres, on m'avait raconté que le cercueil installé dans cette pièce principale n'était pas sorti par la porte. C'était impossible. Il était donc sorti par la fenêtre. Voilà, cette maison existe dans le quartier de la gare de Château Gontier, elle a connu la même tapisserie et le même convecteur électrique. Le coucher de soleil des autres, c'est aussi la maison des autres, le coucher de soleil des autres DANS la maison des autres. »

## Un cinquième récit commence :

« Je me suis concentré sur cette composition de la photo un peu à part, qui m'évoque une espèce de décor qu'on encolle au mur d'un salon, comme un poster qui ramènerait un fragment de paysage. De la lumière naturelle arrive dans ce décor. Dans cette composition, une bâche protectrice qu'on utilise dans les chantiers est habilement détournée en toile. Et derrière, un petit tableau s'est caché. Je me suis intéressé surtout à la petite nature morte en 3D, avec ajout de saucisse Knacki et cornichon, accrochés sur la droite. Et je me suis demandé qui pourrait bien habiter là. Est-ce que c'est une vieille dame un peu originale qui a mis des restes de son repas sur le tableau ? Est-ce que c'est une artiste un peu provocatrice, qui a voulu faire un tableau assez enfantin, très éloigné d'autres tableaux de l'exposition qui témoignent d'une certaine virtuosité, un tableau qui pourrait provoquer le type de phrase un peu bête que certains disent dans les expos : « *Mon fils aurait pu le faire lui-même* ». L'ensemble m'a fait rire. »



Michaela reprend la parole : « C'est un vrai cornichon et une vraie Knacki, je donne littéralement dans le réalisme pour une fois. L'esprit de création de cette peinture est complètement enfantin et ludique, c'est très juste. En tant que peintre on n'a pas toujours besoin d'être sérieux, en tous cas ce n'est pas mon propos, j'aime réutiliser un mot très démodé : « se régaler ». Ici je me suis dit : je vais peindre avec des Knackis.

Pendant le premier confinement, j'ai fait une série de peintures qui s'appelaient *55 jours de confinement*. Je me suis baladée

dans la maison, dans le jardin et j'ai trouvé des supports de fortune sur lesquels j'ai peint avec différents outils qui me tombaient sous la main.

J'ai représenté une cabane construite par mes enfants. J'aimais bien cette mise en abyme du confinement, cette mise en abyme de la maison. Dans cette série, j'ai visité différentes ambiances et différents états mentaux : cabane désespérée, frustrée, déprimée ; cabane énigmatique, douce, plus abstraite, etc...Pareillement, pour cette petite peinture j'ai fait avec ce que j'avais, une Knacki en guise de pinceau : les conséquences de la saucisse font que ça enlève un peu de peinture et ça laisse apparaître les couches au-dessous. Ce qui allait bien avec mon propos conceptuel. »

L'auteur du cinquième récit conclut : « Je ne sais pas si cette peinture possède un titre, mais *Les conséquences de la saucisse*, ça ferait un bon titre. »

## Arrive à présent le sixième récit :

« Je n'ai pas écrit grand-chose. Au départ, j'ai été attirée par le mur sur la partie droite, complètement cassé, qui me semblait être cassé volontairement, ou alors la maison est en train de s'écrouler. Et puis ce paysage maritime : on ne sait pas si c'est la mer, un lac, on n'en sait rien. C'est une grande ouverture vers un ailleurs, vers un paysage qui est loin, auquel on ne participe pas, mais que l'on peut regarder, admirer, sans pouvoir y aller forcément. Sauf qu'en regardant justement ce paysage, on s'aperçoit que c'est un paysage peint en trompe l'œil, mais parsemé de trous, qui sont les trous du mur. Faire semblant, se donner un espace supplémentaire : la personne est enfermée dans cet espace, mais se crée une ouverture par la peinture. »

Nous commentons la notion de paysage troué, perforé : le soleil, parfois, apparaît dans les peintures de l'artiste comme une absence de matière, un trou blanc.

Michaela commente : « Cette peinture-là, c'est un photomontage. Donc elle n'existe pas véritablement en tant que peinture murale : c'est un petit paysage présenté ailleurs dans l'exposition que je trouvais intéressant d'agrandir et d'intégrer via Photoshop comme une fresque. Je fais ainsi un clin d'œil à la Renaissance, où de nombreux portraits de personnages connus se découpent devant une fenêtre qui ouvre sur un paysage. J'aimais le côté brut de ma mise en scène : une destruction de la beauté, un coucher de soleil *under attack*, dont on interroge l'aspect romantique et *escapist*, qui cherche à s'échapper de la réalité. C'est pour cela que j'ai superposé un tableau de coucher de soleil avec tornade, qui suggère la vitesse de notre effondrement climatique. C'est aussi un monde qui est en train de se détruire. »



J'attire l'attention du public sur le tableau qui se trouve en face, intitulé le *Coucher de soleil aux oiseaux*. La question de la perforation, du trou, de l'impact, et de la destruction de la beauté est ici traité de manière à la fois frontale (la toile est lacérée) et camouflée (de loin, les lacérations ressemblent à des oiseaux).

Michaela commente : « Je désirais évoquer un motif très joli, gentil, mignon. Si on prend du recul, on va interpréter les trous pratiqués dans la toile comme des oiseaux, et on perçoit seulement dans un deuxième temps ce geste très brutal et violent. J'aimais bien cette oscillation, encore une fois, entre destruction, mais aussi beauté, reconstruction. Je joue

également entre différentes esthétiques : un ciel académique, plus naturaliste, et une autre énergie, plutôt abstraite et expressionniste, pleine de petits éclats de couleurs créés avec de la peinture sortie directement du tube, presque comme si c'était du dentifrice, qui dressent des petites barrières pour rendre le chemin des couleurs plus imprévisible. »

Une personne du groupe décrit cette exposition-maison comme « un monde à rénover. »

Nous abordons enfin le « petit coin » caché dans l'exposition de Michaela Sanson-Braun : « Mon petit coin ? C'est un fin couloir, et sur le mur du fond, j'ai accroché une pièce intitulée *WC, Vestige domestique*. C'est un fragment que j'ai trouvé pendant la rénovation de ma maison, et qui m'a semblé très beau, une armature métallique et quelques morceaux de plâtre en suspens, quelque chose d'intérieur et de privé qui est devenu public.

Cette expo est un jeu de piste, qui se prolonge dans le bureau d'Antoine Avignon, avec certaines œuvres que l'artiste envisage de reprendre, de se ré-approprier et de poursuivre : Michaela Sanson-Braun fait constamment évoluer son travail. Quelqu'un pose la question du démontage de l'exposition, et de la possible réutilisation de certains pans. Michaela répond : « Super question ! Pour des raisons techniques cela va être complètement détruit, même si j'aurais été ravie de pouvoir conserver certains fragments pour les réinjecter dans une exposition future. Mon univers est toujours lié au monde domestique vécu comme fragmenté, fracturé, bouleversé. Je suis une grande fan de deux mouvements historiques, Dada et le Surréalisme. Je préfère même Dada, qui a une approche plus négative et plus sombre que le Surréalisme. Les Dadaïstes font n'importe quoi, le proclament et questionnent profondément notre monde et les règles instaurées pour le faire marcher.

Enfin, en tant qu'artiste, je me sens comme une magicienne : dans mes peintures, je peux faire disparaître des pigeons et faire apparaître des caniches et des lapins. J'aime beaucoup cet incroyable pouvoir, je veux exploiter cette force au maximum. »

Voilà, on termine sur cette image de l'artiste en magicienne.

Et on se remercie les uns les autres parce qu'on a passé un excellent moment ensemble.

Éva Prouteau, le 12 octobre 2024.

## **A vos agendas !**

**Le prochain petit déjeuner aura lieu le samedi 29 mars à 10h au 4bis, autour de l'exposition d'Olive Martin et Patrick Bernier.**

Renseignements et inscriptions

**Antoine Avignon**

**02 43 09 21 67**

**[antoine.avignon@le-carre.org](mailto:antoine.avignon@le-carre.org)**

**le carré** scène nationale  
centre d'art  
contemporain  
d'intérêt national  
pays de  
château-gontier